

## Max ALHAU : *Retour à Lisbonne*

Il est important de signaler que Fernando Pessoa, dans son *Lisbonne*, aborde la ville par la mer. Comme un conquistador heureux d'avoir fait, à l'instar d'Ulysse, un beau voyage. Et d'avoir conquis la Toison.

Rien de semblable chez Max Alhau, peu soucieux, au contraire, de visiter la ville en touriste et, même, s'en défendant ( « Est-ce que je ne ressemble pas trop à un touriste en quête d'aventure avec ma caméra, mon guide du Routard dissimulé dans une poche ? » ). Il refuse, partant, de jouer les cicérone. D'ailleurs, « Comment visiter entièrement une ville ? » se demande le promeneur.

Dès lors, la visite se fait sur le mode du questionnement. « Aller à Lisbonne ne suffit pas. Il convient d'y revenir » s'avoue l'auteur. Mais pourquoi ? Les « Que fais-je ici ? », « Qu'est-ce que je cherche ? » appellent aussitôt l'évidence d'une réponse ambiguë : « De Pessoa qui, il y a quelques années encore, était inconnu, je me promets de suivre les traces sans toutefois tomber dans l'idolâtrie. » Au point qu'une précision s'impose : « cette quête ne modifie en rien la lecture de son œuvre. » Entendons : à chacun son Lisbonne. Du coup, le « visiter entièrement » apparaît comme une gageure. Il importe que ce « lieu commun » qu'est la ville reste un lieu commun : c'est-à-dire qu'elle autorise toutes les singularités. Autrement dit toutes les lectures. Si bien qu'il serait vain de considérer que le tour de ville de l'un soit supérieur à celui de l'autre. Qu'il y ait même une autorité poétique qui prévale en la matière. Du reste, qu'eût pensé Pessoa du musée de la Science calqué sur la Cité des Sciences parisienne ? Et, au-delà, de la modernité ?

Si bien que le questionnement se déplace et change d'objet. Il s'agit moins de suivre le poète lisboète dans ses itinéraires de l'oubli que de démêler les fils souvent fantastiques qui trament l'imaginaire d'une ville. D'où le projet : faire de ce « lieu commun » un jeu de piste « où fiction et réalité se mêlent ».

Alors la promenade prend un tout autre tour. L'espace se distend et le temps devient un enjeu fondamental. On songe à toute cette tradition littéraire qui, de Nerval à Hardellet, en passant par Proust, a fondé un fantastique moderne qui a échappé, pour l'essentiel, à Todorov. Max Alhau s'en réclame, sans pour autant en faire une profession de foi – d'où la grande réussite de cet ouvrage tout en finesse, dans lequel la poésie questionne l'imaginaire en refusant de s'attacher à « toute résolution d'un mystère ».

Dans le labyrinthe que devient cette ville, le poète Max Alhau dépasse les limites spatio-temporelles : « Il me semble être en dehors de toute époque, j'ai franchi les frontières du temps. » Pour mieux lire, grâce aux leçons de l'art, et en particulier la peinture de Bosch dont le célèbre triptyque ( *La Tentation de Saint Antoine* ) résume une destinée humaine « qui n'échappe pas au tragique », « l'alliance de l'insouciance artistique et de la tragédie humaine ».

Pour finir, le promeneur fait halte au café A Brasileira où la statue de bronze de Pessoa « n'en finit pas de se taire ». Pourquoi ? probablement parce que l'image de la ville est « insaisissable, diverse, immense comme le poète. »

Il en va donc de même du poète et de sa ville « On ne cessera jamais de sonder Pessoa, de le chercher sans jamais l'atteindre, de le lire sans jamais le comprendre totalement. »

C'est précisément pourquoi une ville ne saurait être « un lieu commun ». Revenir à Lisbonne, c'est se confronter sans cesse aux hétéronymes de cette ville que chaque visiteur, chaque poète, porte en lui...

Michel Lamart